

« Mariaagélas »

« ... Ça se peut pas non plus, ça. Les Canadjens français, c'est du monde qui vit à Québec. Ils les appellent des Canayens, ou ben des Québécois. Ben coument c'est que je pouvons être des Québécois si je vivons point à Québec?... Pour l'amour de Djeu, où c'est que je vivons, nous autres?... En Acadie... et je sons des Acadjens. » (2)

Antonine Maillet est née en Acadie, à Bouctouche (Nouveau-Brunswick). L'Acadie lui colle à la peau : il faut qu'elle conte, dans le parler des siens, descendu tout droit du français populaire du seizième siècle, riche, savou-

Les Caissie du nord prétendaient que les Gélas du sud n'étaient que d'anciens Caissie qui avaient mal tourné. Pour être des Caissie, ça c'était vrai : les Gélas étaient des Caissie, comme leurs cousins du nord. Quant à s'avouer qu'ils avaient mal tourné...

— Le soleil se lève point pis se couche point au nôrd, qu'ils hurlaient par-dessus le pont aux gens de la Butte et du Lac à Mélasse.

reux, inventif, ce que les gens de son pays disent quand ils parlent pour de vrai.

« La Sagouine », jouée à Paris en 1973, avait été une révélation. Avec « Mariaagélas » (3), Antonine Maillet s'apparente à Faulkner, à Giono. Dans un petit village de la « Baie », aux alentours des années 25, deux femmes s'affrontent, avec chacune la moitié du village derrière elle : Mariaagélas (la Maria à Gélas), fille de la branche des Caissie dont la « maison devait tenir deux siècles

2. Les Acadiens, petit peuple francophone différent des Québécois, sont les descendants des colons français qui s'étaient installés sur la côte atlantique du Canada ; les terres où ils s'établirent, qui forment aujourd'hui les provinces maritimes (Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick, Ile-du-Prince-Edouard), ils les nommèrent Acadie. Tragiquement dispersés au dix-huitième siècle par les Anglais, à qui ils avaient refusé leur allégeance, les Acadiens s'établirent où ils purent (leurs descendants sont aujourd'hui un million en Louisiane, aux Etats-Unis), mais beaucoup parmi les rescapés du « Grand Dérangement » (euphémisme qui servit à nommer la déportation) se regroupèrent ensuite dans l'est du Nouveau-Brunswick, sur une partie des terres qu'ils avaient occupées jadis.

3. Éditions Leméac, Ottawa 1973 ; éditions Grasset, Paris 1975.



Antonine Maillet

et connaître sept ou huit générations d'infatigables Caissie pêcheurs, bûcherons, forgerons, hommes à tout faire ou à ne rien faire du tout qui n'en portaient pas moins fièrement le nom de Caissie », qui a choisi d'être contrebandière pendant la prohibition pour échapper à l'asservissement d'un emploi dans « les shops » ou « aux Etats », et la « veuve à Calixte », une vieille

... Ouais, ça faisait longtemps assez que les Gélas levaient le nez sur leurs cousins du nord. Ben pour qui c'est ouère qui se preniaient, hein ? Ils étiont-i' point sortis tout nus de l'Arche de Noé coume les autres ? Ils se preniaient-i' pour des Jonas sus le dos de la baleine ? C'était pourtant point un Gélas qu'avait mis les ressorts aux sauterelles' ni broché les mouches à feu... Ben pour qui c'est ouère qu'i' se preniaient, à fin du compte?... Un revenant dans le sùl ! C'était ben le reste. I' fallit qu'il allit dans le sù, c'ti-là ! Comme si le nôrd du pont avait point des morts aussi dégourdis et entreprenants que ceusses-là du sùl ! Peuh!...

Et la veuve à Calixte défia le ciel dans un geste qui indiquait clairement aux morts le sens de leur devoir envers les vivants du pays.

femme impérieuse et bigote qui règne sur la paroisse et n'entend pas laisser à une autre sa « légitime » autorité sur le village. Deux femmes, opposées comme la jeunesse et la vieillesse, la beauté et la laideur, l'aspiration à la liberté et la tyrannie de la tradition, mais d'une même trempe et d'une même astuce. Tout un village de pêcheurs aussi, dans ses activités et ses réflexions quotidiennes, mené, remué par ces deux femmes.

La chipie à Calixte s'en allait où la charrait le vent, de l'est à l'ouest et du nord au sù. Elle traversait le village comme la sorcière de la Tous-saint sur son balai, semant à toutes les portes et sur tous les toits des pleins paniers de remords et de bons sentiments... Quoi c'est qu'il avait fait, le Bidoche, pour passer Nouël en prison?... La faute de qui c'est ouère qu'il payait?... C'était-i' chrétien, ça, de laisser un homme sur la paille, pendant que la parouesse, bien au chaud, chanterait le « Ça bergers, assemblons-nous »?... Ca serait-i' dit parmi notre descendance, dans les années à venir, que la Pointe à Jérôme et la Pointe à Jacquot, que la Butte du Moulin, le Portage et le Ruisseau des Pottes avaient laissé faire ça ?...

Et elle filait, la veuve à Calixte, de porte en porte et de clayon en clayon, grimpant des dunes et enjambant des bouchures, déroulant le chemin du roi qui vibrerait affolé.

Mariaagélas, l'œil plissé, regardait passer cette semeuse de trouble et ne disait rien.

Antonine Maillet puise dans la tradition orale de son pays en conteur-né qui n'en dit jamais trop, pour ne pas détruire le suspense, ni trop peu, pour ne pas laisser le lecteur sur sa faim. Le ton sur lequel est mené le récit de Mariaagélas est fait d'humour et de tendresse sans complaisance. Il faut lire Antonine Maillet. Il faut se frotter au parler acadien. Antonine Maillet lui donne peut-être une chance de survivre. ■

Mariaagélas a obtenu en décembre dernier le prix littéraire France-Canada pour 1975. Ce prix annuel est attribué, sous l'égide de l'Association France-Canada, du ministère québécois des affaires culturelles et de la délégation générale du Québec à Paris, par un jury que préside M. Pierre Emmanuel.